

le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l' uniscope

SAVOIRS

L'amour s'émancipe
(p. 14)

VIE ACADÉMIQUE

La recherche passée
au crible
(p. 22)

Le marché des tests génétiques en ligne se répand en Suisse

Faire décoder son génome par des entreprises privées sur internet: qu'en est-il de la validité de ces tests et de la protection des données? Charles Joye, avocat et professeur remplaçant à l'UNIL, éclaire les enjeux juridiques de la question. (p. 4-6).

N° 577 / 8 octobre - 4 novembre 2012

Unil
UNIL | Université de Lausanne

2 Espresso

Image du mois

L'ARCHE DE LA BIODIVERSITÉ de Pro Natura a fait escale sur le campus de l'UNIL du 27 septembre au 11 octobre. L'imposant bateau voyage à travers la Suisse depuis 2010 afin d'informer le public sur l'environnement et la protection des espèces.

Petite astuce

GRÂCE À L'ALLIANCE DE LA GRANGE DE DORIGNY avec le Théâtre 2.21 et avec l'Arsenic pour la saison 2012-2013, les détenteurs d'un abonnement au théâtre du campus bénéficient de tarifs préférentiels (respectivement 10 et 8 fr.) dans les deux autres salles de spectacle. Et lors du nouveau festival du campus, le Point.Virgule (du 9 au 11 octobre), une offre spéciale fait bénéficier étudiants et collaborateurs de l'UNIL d'une réduction de 5 fr. sur l'abonnement de saison à la Grange de Dorigny.

Entendu sur le campus

«Le prof d'histoire antique nous dit en cours: on a retrouvé des notes d'étudiants du VI^e siècle! Ben peut-être que les miennes survivront...»

Un étudiant devant la Banane.

Lu dans la presse

«**SELON UNE THÈSE DE L'HISTORIEN BRONISLAW GEREMEK**, la pauvreté a été sacralisée jusqu'au XV^e siècle environ. Ensuite, le *Liber vagatorum* (*Livre des gueux*) et d'autres publications ont établi des catégories de «faux mendiants». D'où une réflexion au sein de l'Eglise, qui a encore cours aujourd'hui: si l'on donne à un pauvre, c'est bien, mais avec un «faux pauvre», on encourage le vice.» Jean-Pierre Tabin, professeur de politique sociale, dans *Le Matin dimanche* du 23 septembre



K. Lugjubuehl © UNIL



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Vous désirez faire décoder votre génome? Simple: il vous suffit d'acheter des tests génétiques mis en vente sur internet par une entreprise zurichoise. Légale la démarche? Simple arnaque? Fiable sur le plan scientifique? Des experts, dont l'avocat

Charles Joye, analysent cette thématique en page 4.

D'esprit d'analyse, elle n'en manque pas, Béatrice Desvergne, première femme doyenne d'une Faculté de biologie et de médecine en Suisse romande. Son aisance, son naturel, son parcours ont séduit notre journaliste, qui dresse son portrait en page 6.

Charme et fantaisie toujours avec la rencontre drôle, cocasse, insolite de deux jeunes femmes, qui à peine après avoir quitté le gymnase, découvrent sans complexe la planète UNIL. A lire en page 9.

Et si, une fois n'est pas coutume, on parlait un peu d'amour dans *l'uniscope*? Ou plutôt de polyamour, soit la liberté que l'on accorde à soi et à l'autre d'avoir une vie en dehors d'un espace protégé, soit le couple traditionnel. Une union libre mais pas forcément libertine, un choix serein et partagé de vivre en dehors des conventions. A déguster, avec ou sans modération, en page 14. Suit un sujet sur les herbicides qui influencent les algues du Léman (17). Puis un article traitant d'un colloque international consacré au cheval dans la culture médiévale (19). Trois jours consacrés à ces équidés?

Campus plus

REVIVEZ EN VIDÉOS LA CINQUIÈME ÉDITION DU WSES (le World Student Environmental Summit), qui s'est déroulée du 5 au 8 septembre sur le campus de l'UNIL. Toutes les conférences publiques (Kerry Whiteside, Augustin Franière, Christopher Hails ou Rob Hopkins entre autres), concoctées par le dynamique comité d'étudiants lausannois pour leurs pairs provenant de près de 80 universités de par le monde, sont accessibles sur la chaîne YouTube du WSES 2012. La rencontre étudiante internationale avait pour but de réfléchir au changement individuel, sociétal et international de nos systèmes pour en faire des sociétés durables et respectueuses de l'environnement. > www.youtube.com/user/2012wses/videos



F. Imhof © UNIL

Le chiffre

160 KG: C'EST LE POIDS SOULEVÉ par Daniel Rod, collaborateur d'Unibat, qui lui a valu le titre de champion d'Europe au « soulevé de terre » lors des championnats d'Europe de force athlétique qui ont eu lieu à l'UNIL.

Les uns les autres

Après le projet de Jean-Michel Potiron *Qu'est-ce que la guerre?*, le metteur en scène **Matthias Urban** est le nouvel artiste en résidence à la Grange de Dorigny pour trois saisons. Formé au Conservatoire d'art dramatique



©Yvain Genevay

Loufoque? Eh bien pas du tout, tant cet animal constitue une culture.

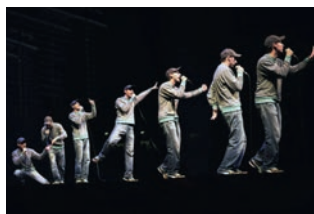
En page 20, le journaliste vaudois Justin Favrod évoque la place de l'UNIL au sein de la vie politique et culturelle vaudoise. Trop éloignée de son canton et de la cité, l'UNIL? Refermée sur elle-même?

Enfin, à lire en page 23, un dossier passionnant sur l'état actuel de la recherche. L'Association du corps intermédiaire de l'UNIL (ACIDUL) organise un grand débat sur ce thème: précarité des postes, temps partiels, open access... Pas de doute, débat il y aura.

de Lausanne, le comédien foule les planches des théâtres romands depuis plus de quinze ans. Auteur, chroniqueur, animateur, acteur, Matthias Urban engagera un nouveau dialogue entre art et sciences sur le campus de l'UNIL: une réflexion qu'il souhaite construire autour du thème de la manipulation de l'information et du rôle des médias dans la société. L'échange autour de la question débutera avec 1984, création adaptée du fameux roman de George Orwell, qui ouvre la saison de la Grange de Dorigny du 25 octobre au 3 novembre. Une table ronde avec le metteur en scène et les universitaires rencontrés au fil de la création est prévue le mercredi 31 octobre à 18h30 au foyer du théâtre.

Terra academica

CAMILLE VORGER EST NOMMÉE comme Maître d'enseignement et de recherche à l'Ecole de français langue étrangère, rattachée à la Faculté de lettres. Elle a récemment soutenu une thèse à l'Université Stendhal (Grenoble 3), portant sur la « **Poétique du slam** », dispositif poétique émergent qu'elle a envisagé tant dans ses aspects lexicologiques (« néologie, néostyles et créativité lexicale ») que dans ses applications didactiques à l'enseignement du français (« de la scène à l'école, et retour »). Ce travail de recherche, étayé par des articles et participations à des colloques, constitue la première thèse française sur le sujet. De fait, le slam était jusqu'ici considéré comme terra incognita dans la recherche, qu'il s'agisse du champ littéraire ou du domaine des sciences du langage. Camille Vorger bénéficie d'un double cursus universitaire dans ces deux disciplines. Elle a enseigné comme professeure des écoles spécialisée dans l'enseignement à des publics migrants, puis comme formatrice en lettres à l'IUFM de Grenoble.



©flickr/hallomarvin

BRÈVES

RESEAU ALUMNIL

ATELIER EMPLOI

Quelles sont les opportunités d'emploi générées pour les diplômé-e-s universitaires grâce à l'essor de la coopération, que ce soit au niveau local ou international? Que vous cherchiez un premier emploi ou souhaitiez vous réorienter dans ce domaine, venez écouter le témoignage de professionnels du secteur et posez-leur vos questions, le 26 novembre à 19h, Anthropos Café. Inscription obligatoire: www.unil.ch/alumnil informations: contact.alumnil@unil.ch

LA RÉDACTION SANS PEINE

Il existe une alternative aux traitements de texte classiques: LaTeX (prononcez *latek*). Ce langage, destiné à mettre en page des documents, est principalement utilisé dans le domaine des sciences dures. (Xe)LaTeX appliqué aux sciences humaines, l'ouvrage didactique que vient de publier Maïeul Rouquette, comble un manque. LaTeX gère « la typographie, les éditions critiques, les traductions en parallèle et surtout les longues bibliographies bien mieux que les logiciels traditionnels », explique l'auteur, avocat des solutions « libres » et assistant à l'Institut romand des sciences bibliques. Son livre intéressera les étudiants et les chercheurs qui ont un mémoire ou une thèse à rédiger, et qui souhaitent épargner leurs nerfs. Au prix tout de même de l'apprentissage d'un langage légèrement geek. Version électronique gratuite sur <http://geekographie.maieul.net/95>. La version papier est vendue 13 euros par Atramenta.



UN INVITÉ DE MARQUE

L'UNIL accueille Eric Mazur, professeur en physique à l'Université d'Harvard, reconnu internationalement pour ses travaux de recherche. Cette conférence est l'occasion pour celles et ceux qui s'intéressent à la pédagogie universitaire de découvrir sa méthode dite de « peer instruction », permettant notamment l'interactivité dans les grands auditoriums. **Vendredi 19 octobre 2012, 11h, Amphipôle. La conférence est gratuite et ouverte à tous, l'inscription est obligatoire et se termine le 12 octobre 2012.** > www.unil.ch/riset

Les analyses génétiques humaines sans prescription médicale sont interdites par la loi suisse. Une entreprise privée basée à Zurich propose toutefois des tests en vente sur internet. Comment est-ce possible au regard de la loi? Eclairage d'experts de l'UNIL.

Tests ADN en vente sur internet: à vos risques et périls

Sophie Badoux

Protection des données, éthique médicale, risque d'eugénisme: les entreprises privées qui se sont lancées dans le business lucratif des tests génétiques humains forcent scientifiques, médecins, éthiciens et juristes à prendre position sur ces questions. En Suisse, la Loi fédérale sur l'analyse génétique humaine (LAGH), entrée en vigueur le 8 octobre 2004, interdit le commerce de tests génétiques à des non-professionnels. «L'article 9 de la LAGH proscribit la remise de trousse de diagnostic génétique in vitro (*produit prêt à l'usage permettant de déterminer des caractéristiques génétiques, nldr*) à des particuliers, c'est-à-dire en dehors d'un contrôle médical permettant d'exclure tout risque d'interprétation erronée des résultats», indique Charles Joye, avocat à Lausanne spécialisé dans les questions biomédicales et professeur remplaçant à la Faculté de droit de l'UNIL et à l'EPFL. Les contrevenants à cette loi s'exposent à des sanctions pénales sous forme d'amende. Cependant, la législation ne vise que la remise de tests et non leur utilisation privée. Le client ne risque donc rien aux yeux de la loi suisse.

Trois sites web suisses, appartenant tous à la même entreprise dirigée par Joelle Apter,

détentrice d'un master en biologie de l'université de Zurich, présentent principalement deux types de tests génétiques, qui sont effectués sur la base d'un échantillon de salive à renvoyer après commande d'un kit d'analyse. Parmi eux, Genepartner.com propose de vous trouver un partenaire génétiquement compatible pour 249 dollars (environ 237 francs), tandis qu'iGenea.com suggère à ses clients de découvrir leurs origines ethniques, de retrouver leurs ancêtres, de détecter un lien de parenté avec Napoléon ou encore de savoir s'ils possèdent «le gène du guerrier». Différentes offres vont de 99 à 899 francs suisses. Les prix varient surtout en fonction du conseil et de l'interprétation que le client désire obtenir des résultats.

Charlatanisme

Pour Heidi Howard, biologiste à l'Université de Bâle et spécialiste en bioéthique, il s'agit plus d'une vaste arnaque que d'une grave violation de la loi. La scientifique étudie depuis plusieurs années le *direct to consumer genetic testing* (test génétique directement destiné au consommateur) en lien avec les législations européennes. «Genepartner n'est vraiment pas à prendre au sérieux. Bien sûr, l'entreprise



dit analyser un type de gènes particuliers mais son travail n'est pas comparable avec celui d'entreprises qui séquentent le génome pour détecter des probabilités de développer des maladies.» Quant à iGenea, le danger de dérives éthiques que constate la biologiste se situe surtout dans la trop grande accessibilité d'un tel test, permettant ensuite de revendiquer son appartenance à telle ou telle communauté ethnique. Et de citer l'exemple d'un dirigeant hongrois d'extrême droite ayant récemment publié les résultats d'un test de ce type pour prouver à ses électeurs qu'il n'avait pas d'origines juives ou roms.

Vincent Mooser, chef du département des laboratoires du CHUV et professeur ordinaire à la Faculté de biologie et médecine, connaît bien le cas des recherches génétiques menées par des entreprises privées. Il a travaillé pen-

UNE BIOBANQUE AU CHUV

L'UNIL et le CHUV font eux aussi un pas décisif vers la récolte et la conservation de données qui pourront être utilisées pour la recherche clinique, notamment en génétique, avec la création d'une Biobanque institutionnelle lausannoise (BIL). L'avocat spécialiste du droit médical et de la protection des données Charles Joye et le chef du département des laboratoires et du service de biomédecine du CHUV Vincent Mooser ont collaboré à sa mise en place. Dès le 1er janvier 2013, la BIL disposera d'un consentement général permettant l'utilisation d'échantillons sanguins et de tissus des patients hospitalisés au CHUV qui auront donné leur accord après avoir été dûment informés du projet. Un organe de conseil avec un service éthique, légal et logistique sera également instauré afin de collecter ces données dans un cadre juridique strict. Cette biobanque, outil spécifiquement dessiné pour soutenir la découverte et le développement de nouvelles thérapies, dotera ainsi la place lausannoise et l'arc lémanique d'un atout supplémentaire pour se positionner comme une capitale de la médecine génomique.

Bien notée par les scientifiques

Selon Vincent Mooser, 23andMe fait figure d'exception dans le paysage des sociétés proposant des tests génétiques sur internet. «Leurs tests sont fiables et ils utilisent de véritables méthodes scientifiques. Ils détiennent aujourd'hui une des plus grandes banques privées de données génétiques du monde. Se pose alors le problème de la sécurité des données. Notamment lorsque l'on sait que la directrice de 23andMe est la femme du cofondateur de Google, Sergueï Brin. Dans ce cas-là, il y a une nécessité de mettre en place des pare-feu.» Ce genre de base de données n'est pas inintéressante pour les scientifiques, pour qui il est souvent long et fastidieux de réunir des cohortes de patients consentant à livrer leurs données pour des études. Mais avec des standards médicaux et des limites éthiques qui replacent l'individu au centre des préoccupations.

Jacques Beckmann, directeur du département de génétique médicale de l'UNIL, tient aussi à avertir le public sur la qualité actuelle des tests et leur interprétation délicate. «Les compagnies du type de 23andMe proposent aujourd'hui de l'exome sequencing. C'est-à-dire qu'elles ne séquent pas le génome dans son entier mais recherchent des polymorphismes, soit les variations les plus communes sur quelque 2 % du génome.» 23andMe

analyse ainsi 2 millions de bases (A, C, G, T) sur les 3 milliards qui composent le génome humain (soit moins de 0,1 %). Le décodage fournit une séquence de lettres, mais encore faut-il savoir l'interpréter. De plus, cette interprétation ne considère pas le contexte dans lequel vit le sujet du test. «Nous sommes tous le fruit d'interactions entre l'environnement et notre génome. Ce dernier ne fournit qu'une information partielle, trop souvent insuffisante», poursuit le scientifique. Il est en effet possible d'avoir une mutation génétique qui prédispose à un trouble mais de ne jamais le développer, et vice versa. Et c'est sans compter sur de nouvelles découvertes scientifiques qui peuvent amener une réinterprétation du rôle de certains gènes impliqués dans une maladie. «Toute la communauté médicale et scientifique, moi y compris, est mal armée pour interpréter ces données», ajoute-t-il.



Vincent Mooser, chef du département des laboratoires du CHUV, et Charles Joye, avocat, ont collaboré à la mise en place d'une biobanque lausannoise. F. Imhof@UNIL

dant dix ans pour la recherche génétique de la firme pharmaceutique GlaxoSmithKline et a eu l'occasion de collaborer dans ce cadre avec l'entreprise américaine 23andMe (voir ci-dessus). Cette dernière est la plus célèbre des sociétés proposant de décoder une partie du génome de ses clients afin de rechercher les principaux risques de plus de 240 maladies connues pour avoir des origines génétiques comme le parkinson, l'alzheimer ou le diabète. «Scientifiquement parlant, j'ai beaucoup plus de réserve vis-à-vis de Genepartner ou iGenea que de 23andMe. Les prémisses de Genepartner sont fausses et ses interprétations aussi. Selon moi, ils abusent de la crédulité des gens».

De simples intermédiaires?

Joelle Apter, directrice d'iGenea et de Genepartner, a répondu à quelques-unes de nos

questions avec beaucoup de réticence. Elle ne pense pas contrevenir à la loi suisse de quelque manière que ce soit puisque sa société, selon elle, ne fait qu'assister le client dans l'interprétation des données. «iGenea est un simple intermédiaire entre un laboratoire du Texas aux Etats-Unis et le client. Nous ne récoltons pas les tests génétiques, ils sont directement envoyés par le client au laboratoire. Nous ne fournissons que l'explication finale», affirme-t-elle. La remise des tests prêts à l'emploi au client, même en tant que simple intermédiaire, semble rester problématique au vu de la LAGH. Charles Joye estime que la loi pourrait être précisée et renforcée, surtout en ce qui concerne le commerce électronique. Selon lui, légiférer au plan national ne suffit cependant pas. Un traité international serait nécessaire pour contrôler le commerce électronique.

SENSIBILISER LE PUBLIC

Le laboratoire public de l'UNIL l'Epreuve essaye de rendre le grand public attentif à la question des tests génétiques en vente libre sur internet grâce à un atelier proposé depuis le printemps 2011. Les participants se voient proposés d'extraire leur propre ADN à l'aide de simples produits de cuisine avant de faire un état des lieux des sites offrant ce genre de service. «Les gens sont attirés et intrigués par les tests médicaux qui permettent de prédire si on est prédisposé à développer telle ou telle maladie, remarque Séverine Trouilloud, médiatrice scientifique à l'Epreuve. On les met surtout en garde contre le fait qu'il n'y a pas de conseil génétique qui accompagne ces tests.» Si la validité des tests est une partie du problème, la sécurité des données inquiète souvent les curieux qui viennent s'informer à l'UNIL. «Rares sont les gens qui ont déjà fait des tests quand ils viennent à l'atelier, mais à la fin de celui-ci je n'ai jamais entendu quelqu'un dire qu'il allait tenter sa chance. Nous ne recommandons rien de particulier mais nous essayons de proposer une réflexion critique et scientifique sur la question.»

www.epreuve.ch

Une pilote à la tête de la FBM

Première femme doyenne d'une Faculté de biologie et de médecine en Suisse romande, Béatrice Desvergne est entrée en fonctions le 1^{er} août. Un parcours tout sauf tracé. Portrait.

Renata Vujica

La rencontre a lieu dans son nouveau bureau, sur le site du Bugnon, en fin de journée. Fixer un rendez-vous s'est avéré presque impossible. Elle s'excuse sans en avoir l'air. « Franchement, je ne pensais pas que l'agenda d'une doyenne était aussi serré. » En poste depuis à peine deux mois, Béatrice Desvergne, 58 ans, se conduit en décideuse. Elle vous fixe sans broncher, s'impose naturellement, le verbe fluide. Surtout, elle dégage une force susceptible de désarmer ; à un détail près. Au cours de la conversation, elle n'établit pas cette subtile distance caractéristique des hautes sphères de l'académie. Elle décroise les bras, prend des poses décontractées, rigole franchement. Le contact est facile.

Cette aisance apparaît aussi lorsqu'elle évoque son parcours de médecin puis de chercheuse en biologie fondamentale, pourtant loin d'avoir été un jeu d'enfant. Originaire d'une famille non universitaire – son père est charpentier de formation, sa mère donne beaucoup pour élever leurs quatre filles – Béatrice Desvergne grandit dans un petit village français près de Tours, à une époque où la médecine est régie par ce qu'elle nomme un « système mandarinal ». A 15 ans, elle décide pourtant d'en faire sa profession, « pour soigner les gens ». Venant d'elle, ce candide vœu d'ado s'impose comme une décision non négociable. « J'étais douée et aimais l'école. Je pleurais lorsque j'étais malade et ne pouvais pas y aller. Le jour où j'ai choisi ce métier, je venais de vivre un moment frustrant, mais je m'en fichais car je savais que je deviendrais médecin. »

Son entourage, quant à lui, la destine à une formation d'institutrice, moins onéreuse car prise en charge par l'Etat. Elle suit cette voie pendant deux ans, à contrecœur. « Pas un soir je ne me suis couchée sans me dire : « Je ne veux pas être instit. » Au bout d'un moment, mes parents ont accepté le fait que je n'adhérais pas à ce projet. » Aussi, à 17 ans, elle intègre la Faculté de médecine de Tours.

Pour financer ses études, elle multiplie les jobs d'appoint : surveillante dans les écoles, femme de ménage, monitrice de voile.

En deuxième année de médecine, elle tombe enceinte et termine son cursus tout en assumant son rôle de jeune mère. « Il n'a jamais été question que j'arrête mes études. Nous étions deux à nous occuper de notre fils. Et puis, à l'époque en France, la crèche nous coûtait six francs par jour, soit un euro. Ce serait sans doute bien plus difficile aujourd'hui. »

En marche, toujours

Ses études à peine achevées, la jeune femme se frotte à la pression des concours pour les postes d'assistantat en médecine. « Je saturais, c'était comme si j'avais un couvercle sur la tête. Il me fallait une ouverture. » Elle opte alors pour un nouveau défi intellectuel : une licence de philosophie, qu'elle mène de

pair avec l'assistantat, grâce à une dérogation. Elle n'aura pas l'occasion d'approfondir la philo, mais décide de se spécialiser dans sa discipline mère.

Une façon de gagner du temps. « A 25 ans, je devais décider de m'installer ou non comme médecin généraliste, un métier qui me plaisait. Mais j'avais besoin de me sentir en marche. J'ai donc entamé une spécialisation en anesthésie, pour me donner le temps de réfléchir. »

Émerge alors l'idée d'une carrière dans la recherche. « Dans ce type d'activités, on cherche à comprendre les mécanismes, on va au fond des choses, on est toujours en mouvement. Je me suis donc tournée vers la recherche fondamentale. » Ce choix l'entraîne vers une formation postdoctorale en biologie humaine et de nouveaux espaces, les Etats-Unis, où elle passe quatre ans. Alors qu'on lui propose un poste stabilisé, la chercheuse préfère revenir en Europe, tout comme son fils devenu adolescent. En 1992, elle se présente à un poste de pro-

fesseuse assistante en biologie animale à l'UNIL. Il lui ouvrira le sésame de la carrière académique, dans laquelle elle progresse pas à pas. En 1996, elle est nommée professeure extraordinaire puis professeure associée. En 2003, elle intègre le Centre intégratif de génomique (CIG). Ses recherches portent alors sur les récepteurs activés par les proliférateurs de peroxyosomes (PPARs), des protéines qui jouent un rôle important dans le développement embryonnaire, notamment. Aujourd'hui, elle analyse les mécanismes moléculaires qui régulent le vivant. En 2008, Béatrice Desvergne devient professeure ordinaire, puis vice-doyenne de la FBM, mais hésite à briguer son poste actuel. « Comme j'ai été vice-doyenne pendant trois ans, je me rendais compte de la complexité de ce travail et redoutais de ne pas pouvoir tout gérer. » Appuyée par ses collègues et son mari, elle décide pourtant de se présenter, et est élue en mars 2012.

Doublement minoritaire

L'histoire de vie s'enchaîne. Béatrice Desvergne évoque les difficultés avec pudeur, comme si la machine du temps les avait rendues caduques. Elle convient pourtant que la volonté seule ne suffit pas à progresser dans le monde académique. « Ma force, c'est d'avoir toujours gardé une certaine naïveté. Je n'ai jamais embrassé une carrière par stratégie, mais par curiosité. Mais si j'ai pu continuer ce parcours sereinement, bien que consciente de la précarité des contrats, c'est aussi parce que je pouvais à tout moment reprendre ma profession de médecin. » La doyenne ne nie pas non plus la particularité de sa position, dans une carrière à connotation masculine. « Pendant mes études, je n'ai jamais ressenti de discrimination. Par la suite, celle-ci a pris des formes très subtiles, jamais délibérées. Elle est difficile à identifier clairement, et c'est tout le problème. » Et de donner l'exemple de son passage à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale, en France. « J'étais bénévole depuis un bon moment et un poste s'est libéré, mais on

A quinze ans, elle décide de devenir médecin.

Elle évoque les difficultés avec pudeur, comme si le temps les avait rendues caduques.



Chercheuse en biologie fondamentale, Béatrice Desvergne a exercé en tant que médecin anesthésiste, et détient une licence en philosophie. F.Imhof@UNIL

n'a pas pensé à me le proposer. Il a été vite clair que la place était réservée à un collègue, qui venait pourtant d'arriver.»

A la tête de la FBM, la biologiste représente une minorité à double titre. C'est une femme issue de la recherche fondamentale, non clinique, à l'inverse de tous ses prédécesseurs. Si elle a été bien accueillie? «Oui, vraiment bien. Le fait d'avoir été élue, et pas seulement par les représentants des sciences fondamentales, permet d'établir un climat, voire un contrat de confiance.»

En attendant les prochaines échéances importantes, la licenciée en philosophie adopte un bon sens forgé par l'expérience. «Je ne suis pas habitée par les regrets. Je réfléchis bien avant de prendre une décision, mais une fois qu'elle est prise, je ne me retourne pas en arrière car je considère que, dans le contexte d'alors, j'ai fait ce qui me semblait le mieux.» De temps en temps, pour décompresser, elle monte dans un avion. Car, dans son temps libre, la doyenne de la FBM pilote aussi: après le planeur, elle a adopté les petits avions à moteur.»

 www.unil.ch/fbm

BIO EXPRESS

1954 Naissance en France, près de Tours

1984 Doctorat en médecine, spécialiste en anesthésie

1986 Diplôme de recherche en biologie humaine

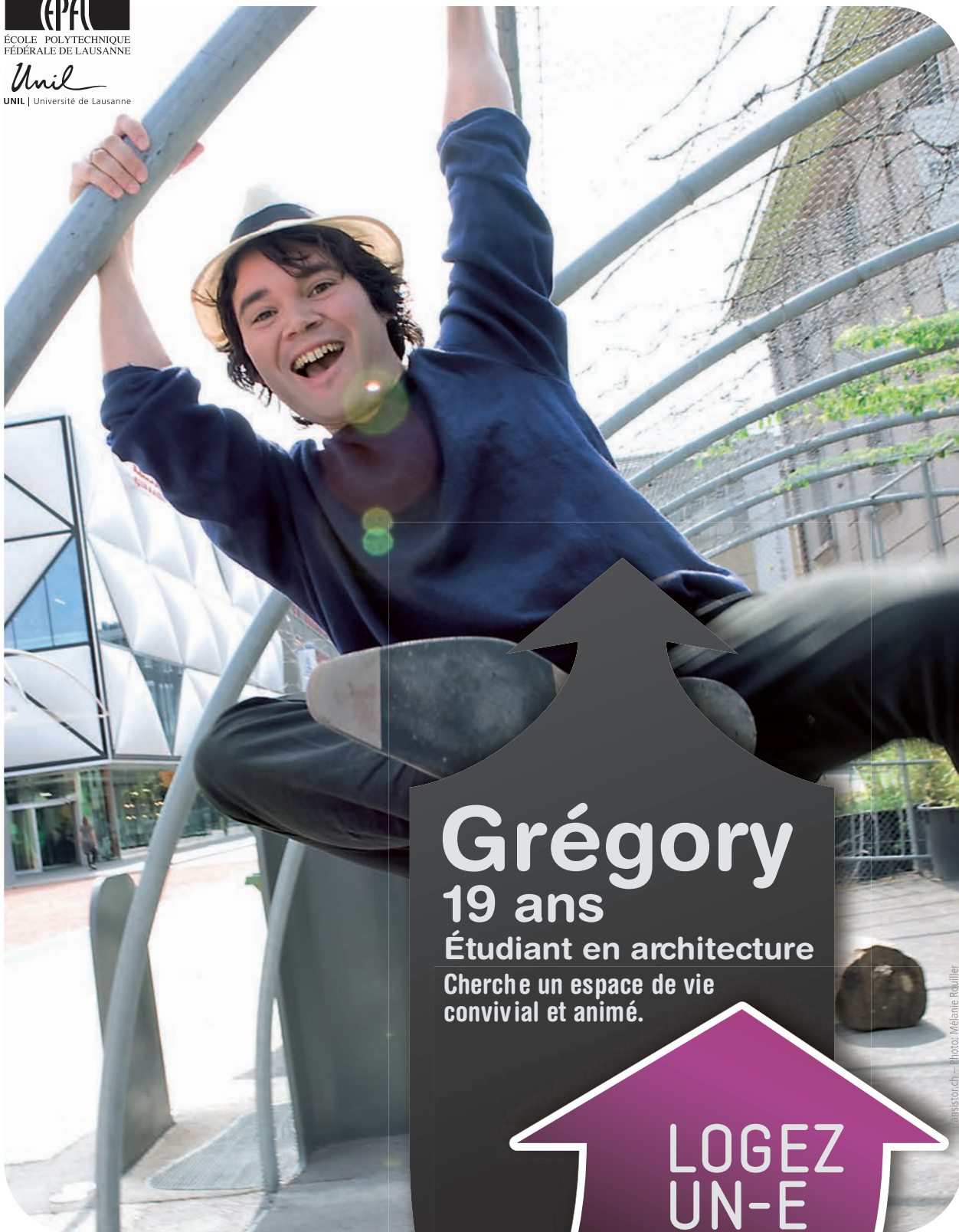
1988-1992 Stage postdoctoral à Bethesda, Etats-Unis

1992 Elle rejoint l'Institut de biologie animale de l'UNIL

2003 Elle rejoint le Centre intégratif de génomique (CIG)

2008 Nommée professeure ordinaire

2012 Elue doyenne de la Faculté de biologie et de médecine (FBM)



Grégory

19 ans

Étudiant en architecture

**Cherche un espace de vie
convivial et animé.**

**LOGEZ
UN-E
ÉTUDIANT-E**

**WWW.UNIL.CH/LOGEMENT
021 692 21 10**

Elles ont quitté le gymnase depuis peu et viennent d'arriver à la Faculté des lettres. Rencontre avec deux amies qui partent à la découverte de l'UNIL.

Découvrir la vie universitaire

Nadine Richon

Une vie nouvelle après trois années de gymnase, ça se fête. Pour Jeanne et Alexia, les festivités ont commencé une semaine avant la rentrée officielle... avec un cours accéléré de latin. Obligatoire si l'on n'a pas étudié cette langue précédemment et si l'on veut, par exemple, rejoindre comme les deux jeunes filles la section de français à la Faculté des lettres.

Jeanne se réjouit de découvrir ses nouveaux cours, en français et en philo, mais pour l'heure elle estime son choix « raisonnable » et non guidé par la passion. Au gymnase du Bugnon, elle a décroché deux prix : l'un pour les arts visuels et l'autre pour la philo. « Comme toute personne intéressée par les arts, qu'ils soient visuels, musicaux ou dramatiques, j'aurais aimé en faire mon avenir plutôt que mes loisirs, dans une HES... mais comment savoir si l'on est assez qualifié, persévérant, chanceux ? Au moins à l'UNIL je sais que je vais me débrouiller en français et en philo. Si j'avais suivi un parcours plus cohérent, je me serais vraisemblablement inscrite en médecine car j'étais en biologie-chimie au gymnase, mais à vrai dire cette perspective ne m'a jamais vraiment intéressée. Dans ma classe, il y a des gens qui vont en médecine, à l'EPFL, à la Source... mais pas en lettres. »

Curieuses et tranquilles

Pour sa part, Alexia semble suivre la route tracée par sa mère enseignante, même si son choix de l'anglais, à côté du français, est vraiment le sien, estime cette Lausannoise aux origines italiennes mais aux goûts plus nordiques. Lors de son dernier été avant l'UNIL, elle est allée en Grande-Bretagne et songe déjà à Dublin pour un éventuel séjour de mobilité. « J'aime beaucoup l'histoire aussi, mais le français me paraissait important dans la perspective d'enseigner un jour à l'étranger, et puis j'hésite entre l'enseignement et le journalisme ; je ferai peut-être les deux, ce serait génial ! Autour de moi, les gens ne vont pas plus en lettres, ils estiment que les débouchés ne sont pas formidables et ne veulent pas devenir profs... Mais je vais rencontrer d'autres personnes et j'ai aussi envie de voir du côté



Jeanne Guye et Alexia Nichele entament sans stress leur parcours à l'UNIL. F.Imhof©UNIL

des associations ; je crains de m'ennuyer si je ne suis que les cours. J'ai souffert au gymnase, le programme était trop chargé et les branches scientifiques ont plombé mes notes, alors là je me réjouis. J'espère que les professeurs seront passionnés et passionnants ! »

Jeanne, qui vient de s'acheter un vélo électrique pour rejoindre chaque jour Dorigny, tempère un peu au sujet du gymnase : « C'est aussi le dernier moment où l'on peut avoir une culture générale et non se préparer directement pour une ou deux spécialités. Je me sens curieuse de découvrir mes cours et la vie du campus, mais je ne suis pas stressée. Je vais voir si l'UNIL me plaît ou pas, et quand j'aurai répondu à cette première question, je passerai à la question suivante », conclut-elle un peu mystérieusement. En marge de ses études, elle continuera à faire de la musique, clarinette et solfège, sans oublier l'improvisation théâtrale.

Côté logement, toutes deux appartiennent à cette large majorité de nouveaux étudiants qui vivent chez leurs parents, proportion à la hausse depuis 2007 si l'on en croit une étude du Service d'orientation et conseil. Cet été,

Alexia a participé à des nettoyages de collèges, « un job bien payé pour peu de temps » ; depuis le mois d'avril, elle passe certains week-ends au Musée suisse du jeu, à La Tour-de-Peilz, où elle a la chance de collaborer comme aide-réceptionniste. Jeanne va plonger dans l'univers de l'Opéra de Lausanne, où elle fait partie du personnel de salle, un travail occasionnel qu'elle double parfois au Musée de la main...

Feront-elles partie de la forte proportion de nouveaux arrivés qui s'adaptent bien à la vie universitaire ? Et se retrouveront-elles dans cette majorité qui assiste toujours aux cours ? Envisagent-elles d'étudier jusqu'au master comme près de 70 % des nouveaux étudiants sondés ces cinq dernières années ? Pour l'instant, elles se disent l'une et l'autre prises entre « idéalisme et réalisme ». On leur souhaite – comme à l'ensemble des 2470 étudiants nouvellement inscrits en bachelor – de belles années à l'UNIL.

Service d'orientation et conseil
Enquête « Comment allez-vous ? »
www.unil.ch/soc lien : « Publications »

Toute l'**UNIL** dans la poche !



L'application SmartCampus Les dernières vidéos et actualités de l'UNIL, ainsi que de nombreux services, sont désormais accessibles sur iPhone. L'application permet également de se géolocaliser sur le site de Dorigny, de consulter l'annuaire, d'accéder aux menus des restaurants universitaires, d'obtenir des informations sur la disponibilité des vélos en libre service. Sans oublier «Share my mood», le baromètre de l'humeur sur le campus. Pratique, ludique et gratuite. www.unil.ch/smartcampus



Extrait du journal du Ci **Un URN n'est pas un attribut funéraire, mais le nom unique et persistant caractérisant de manière univoque un document dans une version publiée sur Serval (publications électroniques des chercheurs UNIL-CHUV).**

Dans Serval, un URN pour l'éternité

Christian Ruchat & Philippe Gardel

Un des moyens fréquemment utilisés pour citer une source provenant du web est d'indiquer son adresse URL (Uniform Resource Locator) et la date de consultation. Mais ceci est très moyennement utile pour le lecteur qui désire consulter la référence.

Qui n'a jamais été confronté au fameux *status code 404* en essayant de consulter une citation relative à une page web? ou obtenu un document ne correspondant pas à la référence? C'est là que se situe l'enjeu d'un identifiant pérenne pour un contenu numérique:

- il doit être un nom unique, désignant ce contenu
- il doit permettre de le retrouver de manière certaine
- il doit assurer l'invariabilité du contenu.

Le « contrat URN »

Serval, l'entité formée par la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne et l'Université de Lausanne, a pu devenir service d'attribution d'URN grâce à son projet de dépôt pérenne pour sa production académique. Cela ne consiste pas simplement à créer des identifiants pérennes pour les notices déposées, mais engage à respecter un ensemble de règles pour la gestion et la sauvegarde des publications:

- assurer sa validité en le transmettant à la DNB avec les liens vers ses métadonnées et son texte intégral
- ne plus modifier son texte intégral
- garantir l'accès aux données (métadonnées et texte intégral) et, si nécessaire, transmettre à la DNB les modifications d'URL.

Serval et les URN

Les URN sont attribués aux publications remplissant les critères suivants:

1. la notice doit appartenir au fonds UNIL/CHUV
2. un texte intégral doit être joint; il ne doit pas être en état privé
3. la notice doit être déposée dans Serval et validée.

C'est à partir du moment où une notice reçoit un URN qu'elle est soumise au « contrat URN ». Il n'est dès lors plus possible de la sup-

primer. Il n'est plus possible non plus de supprimer ou de modifier le texte intégral joint à la notice. Les seules exceptions possibles à ces règles sont les cas d'ordre juridique, comme une violation des droits d'auteur.

Alors que faire si vous avez une nouvelle version d'un texte intégral déjà soumis au « contrat URN »? La réponse est toute simple: il suffit de saisir une nouvelle notice et de lui ajouter votre nouveau document. Cette notice correspondra alors à la nouvelle édition de votre publication.



© ekulik2011 - Fotolia.com



| le savoir vivant |

www.unil.ch/magellan

faites le point sur vos compétences numériques et informationnelles

Magellan vous accompagne pour évaluer vos compétences en technologies numériques et dans l'utilisation efficace des informations. Faites le test en ligne et choisissez la formation dont vous avez besoin pour vous aider à mieux réussir vos études. **Dans le désert des incertitudes, peut-on se contenter de ce que l'on croit savoir ?**

BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE ET
UNIVERSITAIRE
BCU LAUSANNE



Unil
UNIL | Université de Lausanne
Magellan

Foi de spécialistes

L'Aumônerie organise une exposition destinée à renforcer le dialogue entre science et spiritualité. Intitulée « Je crois savoir », elle se décline aussi sur le web sous forme d'interviews originales d'une quinzaine de spécialistes qui évoquent l'avenir de l'humanité.

Francine Zambano

L'être humain est-il invulnérable ? La Terre va-t-elle finir par disparaître ? Telles sont, entre autres, les questions abordées dans l'exposition baptisée « Je crois savoir ». Dans le cadre de son 50^e anniversaire, l'association Cèdres formation, pilotée par des pasteurs et aiguillée par un comité scientifique formé de personnalités du CHUV, de l'UNIL et de l'EPFL, a approché l'Aumônerie pour organiser un événement sur le thème science et foi. « Nous avons eu carte blanche », explique la pasteur Florence Clerc Aegerter, qui a conçu l'exposition avec son collègue Christian Vez. Visible en octobre à l'UNIL, l'expo est déjà passée en septembre par la cathédrale de Lausanne.

De Bourg à Jollien

Trois thèmes figurent au centre de cette exposition interactive : l'avenir de la planète, celui de l'être humain et la perspective de la découverte d'une vie extraterrestre. « Les grandes découvertes de la science actuelle nous ont guidés dans ces choix », explique Florence Clerc Aegerter. « Je crois savoir » développe chacun de ces thèmes en neuf panneaux, qui comportent une affirmation illustrée par un dessin. Le visiteur est appelé à choisir entre ces affirmations, et son choix déterminera la suite de son parcours dans l'expo.

Chaque panneau renvoie à un complément d'information accessible sur internet. « Ce sont des interviews originales d'une quinzaine de spécialistes, abordant ces questions sous des angles tant scientifique que philosophique ou théologique », poursuit la pasteur. On y retrouve une belle brochette de chercheurs et enseignants de l'UNIL : Marc Atallah, également directeur de la Maison d'ailleurs, Jacques Besson, Dominique Bourg, Daniella Cerqui, Xavier Gravend-Tirole et Thomas Römer. Mais aussi des professeurs de l'EPFL tels Georges Abou Jaoudé. Et des astrophysiciens, Michel Mayor, découvreur de la première exoplanète, et Georges Meynet. Témoignent aussi des théologiens, Roland Benz, Michel Maxime Egger et Jean-François Habermacher, des personnalités du monde politique telles Charles

Kleiber et Luc Recordon ainsi que le philosophe Alexandre Jollien.

Dans ces interventions passionnantes, des moments forts, des phrases chocs. Exemple ? « L'avenir de la planète dépend des hommes mais aussi de ce qui les dépasse » (Jean-François Habermacher). Ou : « Nous ne pouvons pas nous résumer au savoir que nous avons, chaque année la connaissance double » (Roland Benz). Ou encore : « L'avenir paraît effroyablement mauvais » (James Lovelock).

Autre dimension

Les interviews ont été effectuées par le réalisateur Edgar Bastian dans les studios de l'EPFL entre mai et juin 2012. « Les intervenants ont fait preuve d'une grande disponibilité et se sont beaucoup impliqués, poursuit Florence Clerc Aegerter. Alexandre Jollien m'a impres-

sionnée. Il s'exprime sans aucune note, il est très clair dans sa tête, avec un esprit synthétique incroyable. Ce qu'il dit, c'est du vécu, nous atteignons donc une autre dimension. Les interventions de Georges Meynet m'ont également passionnée. C'est rare de voir un scientifique de pointe répondre volontiers à des questions sur les extraterrestres ! » D'autres interviews, comme celles de Stephen Hawking, Claude Nicollier ou Trin Xuan Thuan, ont été simplement prises sur internet. Enfin, les visiteurs seront invités à enrichir l'exposition et ses compléments en livrant leurs propres réflexions et commentaires.

« Je crois savoir », jusqu'au 11 octobre dans le passage entre l'Amphipôle et l'Amphimax, et du 12 octobre au 22 octobre à l'Anthropole, devant l'auditoire 1031, puis à l'EPFL du 22 au 26 octobre

www.50ans-sct.ch/expo



La pasteur Florence Clerc Aegerter a conçu l'exposition avec son collègue Christian Vez, tous deux de l'Aumônerie UNIL-EPFL. F.lmhof@UNIL



Flora Marchand et Pascal Levy dédramatisent les relations amoureuses. © Arthur Perset

Un autre amour est possible

Invités à s'exprimer à l'UNIL lors d'un colloque sur le thème de l'émancipation, Pascal Levy et Flora Marchand étudient les nouveaux comportements polyamoureux. Rencontre à trois dans un café parisien.

Nadine Richon

Jusque dans les années 1950, la société bourgeoise autorisait les hommes à aller voir ailleurs et jetait la pierre à la femme adultère. Une chanson de Brassens réclame ainsi la fin de ce lancer de caillou, car lui-même se situe joliment « derrière » ces dames. Comme l'écrit Luc Ferry, le mariage d'amour est une révolution qui changera non seulement les foyers mais encore la société, la famille moderne ayant favorisé selon lui non pas un repli égoïste mais un nouveau souci du monde et des générations futures. Perdant la liberté de papillonner, les hommes trouvent en revanche une véritable partenaire au sein de l'amour monogame, officialisé ou non par le mariage, et les femmes sortent elles aussi de leur pesante solitude. Le partage est vécu au quotidien, l'amour englobe et sacralise les enfants, le sentiment irrigue la vie collective, le cœur devient politique ! C'est beau mais cela ne fonctionne pas toujours : l'invention du divorce accompagne

la montée en puissance du mariage d'amour, reconnaît Luc Ferry.

C'est ici qu'interviennent les polyamoureux (en dépit de Luc Ferry qui ne croit pas au polyamour). Comme l'expliquent Flora Marchand et Pascal Levy, associés dans une démarche ethnographique et militante, le mariage moderne ne va pas assez loin dans le partage. « En France, le travail domestique reste à 80 % le lot des femmes. L'amour romantique exclusif est un formidable outil de reproduction des normes sociales et des inégalités de genre... Tout ce que l'on accepte par amour ! Nous cherchons à savoir si le polyamour peut déclencher des dynamiques d'émancipation plus favorables aux femmes, qui, on le sait, demandent plus souvent le divorce, mais également aux hommes qui ne se reconnaissent pas dans le modèle dominant, qu'il soit monogame ou donjuanesque », soutient Pascal Levy.

« Tout ce que l'on accepte par amour ! »

Sa démarche repose sur l'analyse en cours des expériences partagées, questionnements et doutes exprimés durant plus de deux ans sur un forum de discussion (polyamour.info) réunissant des adeptes de ce mode de vie par conviction, par amour pour une personne mariée ou pour sortir de la misère sexuelle au sein d'un couple de longue date... Le polyamour peut se vivre aussi différemment, par exemple sans aucune hiérarchie entre deux (ou trois...) relations concomitantes, ou alors en plaçant la relation initiale au centre d'un dispositif avec enfants qui n'exclut pas, pour chacun, des escapades hors d'un cocon se transformant parfois en carcan familial... Il s'agit d'analyser ces itinéraires variés, de dégager des tendances, d'établir une typologie. Sa collègue Flora Marchand conduit pour sa part des entretiens approfondis avec des personnes ayant adopté ce mode de vie. « L'adultère est vécu dans la solitude, et parfois la souffrance, alors que le polyamour est assumé à deux,

décrit-elle. C'est le fruit d'un consensus, la possibilité que l'on s'accorde à soi-même et que l'on donne à l'autre d'avoir aussi une vie en dehors de l'espace partagé; on travaille, on a des amis à soi, on fait du cheval, on va à la piscine, on peut entretenir une autre relation amoureuse, forcément différente; tout cela ne condamne pas le couple initial au divorce. On peut être ensemble et avoir encore envie d'explorer des univers pour soi-même et sans se cacher. Il ne s'agit pas non plus de tout se raconter, au risque d'entretenir la jalousie. Celle-ci peut exister, mais les polyamoureux veulent assumer ce choix de la liberté et mettent en avant la singularité de chaque relation amoureuse. L'essentiel, c'est ce que l'on partage ensemble. Si cela reste important, vivant, heureux, alors pourquoi craindre pour soi-même?»

Joie de vivre

Au cinéma, on se souvient de *Jules et Jim* (qui fut d'abord un roman avant d'être un très beau film de François Truffaut); on oublie un peu qu'Ingrid Bergman aime son époux fascinant et compréhensif en même temps qu'un autre homme non moins séduisant dans *Casablanca*... Le sujet du polyamour reste peu exploré en France, souligne Pascal Levy. En 2004, le sociologue Serge Chaumier a évoqué dans *La déliaison amoureuse* le désir actuel d'autonomie au sein même du couple, la volonté d'avoir ses propres amis, de cultiver un petit jardin secret (sur Facebook désormais?), voire de séduire sans forcément passer à l'acte. Certains couples rejettent le vieux modèle fusionnel et s'accordent une grande liberté, de sortie par exemple, mais posent une dernière limite, sur le sexe ou les sentiments amoureux. Les polyamoureux vont encore plus loin: sont-ils à l'avant-garde ou resteront-ils minoritaires dans une société toujours prompte à condamner les comportements marginaux? Pour des observateurs militants comme Flora Marchand et Pascal Levy, il faut sortir du bois, oser s'affirmer en dépit des jugements et des craintes exprimées par les amis (ou ennemis). Les deux ethnologues citent la journaliste Françoise Simpère, qui ne condamne pas la fidélité éternelle (si c'est possible), mais qui revendique le choix serein d'une autre forme de conjugalité dans *Aimer plusieurs hommes*. En 2008, une websérie semi-autobiographique intitulée *Family* était lancée aux États-Unis pour évoquer avec un humour contagieux la vie quotidienne de Terisa Greenan, une actrice et réalisatrice de 45 ans partageant son exis-

tence non pas entre mais avec deux hommes amoureux d'elle, épousant l'un et les aimant les deux... Plus tard, elle ira jusqu'à batifoler le week-end avec un troisième lutin, père de famille dont l'épouse, Vera, se plaît beaucoup en compagnie de Larry, le mari officiel de Terisa!

D'où vient cette impression que les polyamoureux cultivent une certaine joie de vivre? Dans un monde où tant de solitaires s'angoissent de ne rien représenter pour personne, où tant de couples se déchirent ou s'enferment dans un relatif ennui, eux semblent chanceux, aimés doublement, déculpabilisés, décomplexés. Ne souffrent-ils donc pas? Ici, le soupçon s'abat sur eux, car notre monde occidental valorise par-dessus tout l'amour passion (selon Denis de Rougemont): ne pas souffrir serait alors la preuve qu'on ne vit pas intensément. Les polyamoureux vivent-ils simplement dans un monde pacifié? «Si la personne aimée savoure son nouvel amour, j'en suis heureux pour elle», résume Pascal Levy. On peut alors penser que le polyamour rejoint la tendre amitié, ou même l'amour chrétien Agapè, «cette sagesse de l'amour qui consiste à laisser toute sa place à l'autre, à le laisser être, le laisser libre: c'est le vrai amour», écrit Luc Ferry (*De l'amour*, Odile Jacob, p. 63).



Colloque international
«Penser l'émancipation»,
du 25 au 27 octobre 2012
www.unil.ch/ple

L'ÉMANCIPATION, C'EST QUAND?

Les professeurs Jean Batou (SSP), Silvia Mancini (FTSR) et Sébastien Guex (lettres) proposent, avec d'autres chercheurs romands et de nombreux collègues venus de France, de Belgique, du Canada et d'ailleurs, de réfléchir à la question de l'émancipation pour tenter de redéfinir un «horizon de transformation sociale».

Les inégalités en Europe et sur le plan mondial, l'ampleur des crises économique et environnementale, le déficit démocratique, le formatage des individus, le poids de l'idéologie managériale jusque dans les universités, les relations hommes-femmes, les nouvelles précarités, autant de champs à investir avec un regard critique, transdisciplinaire et transfrontalier, estiment les multiples acteurs de ce colloque (140 intervenants!), rassemblés en un réseau qui fait la part belle aux jeunes et qui rayonne au-delà du cercle académique. Les personnes qui résistent aujourd'hui dans les syndicats, les associations, les mouvements sociaux sont sur la défensive. Un exemple plus dynamique vient d'être donné par «le printemps érable». Au Québec, le mouvement social né de la longue grève étudiante a contribué le 4 septembre 2012 à la défaite du Parti libéral, qui avait imposé la hausse des taxes d'études. **Cette «défense du bien commun contre la marchandisation» annonce «une nouvelle polarisation Québec-Canada», estime le politologue Pierre Beaudet**, qui fait le lien entre ce mouvement social et «le projet d'émancipation nationale du Québec». Une discussion à poursuivre à l'UNIL, parmi bien d'autres échanges dans une quarantaine d'ateliers et deux plénières, l'une sur la crise européenne, l'autre sur «l'idolâtrie du capital» (avec une vedette de la théologie de la libération en Amérique latine, le philosophe Enrique Dussel).

Péché originel

La notion de «péché originel» a été créée par saint Augustin pour désigner l'état dans lequel se trouve tout homme du fait de la concupiscence d'Adam. Le Concile de Trente (1546) rappellera, pour contrer Luther, que ce péché ne peut être enlevé ou lavé que par le Christ, notamment dans le sacrement du baptême.

Nucléosynthèse primordiale

Quelques minutes après le big-bang, les noyaux des atomes les plus légers naissent de la nucléosynthèse primordiale (fusion des neutrons et des protons). Certains éléments ultérieurs seront engendrés par l'interaction entre le rayonnement cosmique et le milieu interstellaire, d'autres seront synthétisés à l'intérieur des étoiles.



(Sciences)² – la parenthèse qui changera votre façon de voir le monde.

Donnez du relief à votre cursus grâce aux nouveaux cours optionnels de sciences naturelles pour les étudiantes et étudiants en sciences humaines ! Le programme d'enseignement (Sciences)², c'est des crédits, mais aussi bien plus que cela : une nouvelle manière de comprendre l'homme et le monde dans lequel il vit. Présentation vidéo des cours et toutes les informations utiles sur : www.unil.ch/sciencesauccarre

Unil
UNIL | Université de Lausanne
(Sciences)²

Vincent Gregorio a analysé l'effet des herbicides sur la communauté d'algues, fondamentales pour l'écosystème du lac. F.Imhof@UNIL

La flore du Léman altérée par les pesticides

Les cocktails d'herbicides, qui figurent parmi les micropolluants, influencent la communauté d'algues du Léman. Le doctorant Vincent Gregorio le démontre pour la première fois hors du labo, dans le lac.

Renata Vujica

De Genève à Thonon, en passant par Lausanne, le lac Léman renferme des centaines de micropolluants. Ces substances chimiques présentes dans les eaux en petites quantités proviennent de médicaments, de pesticides, de cosmétiques. Mélangées les unes aux autres, elles constituent un risque pour l'écosystème du lac, selon les écotoxicologues. « Nos prédictions reposent surtout sur des modèles basés sur des expériences de laboratoire, difficiles à valider directement dans l'environnement », précise Vincent Gregorio, doctorant à la Faculté des géosciences et de l'environnement. Ce qui vaut aux chercheurs d'essuyer un scepticisme ponctuel, émanant de l'industrie et d'autres utilisateurs de produits chimiques.

Dans une récente étude, Vincent Gregorio démontre pour la première fois que les cocktails de micropolluants ont bien une influence sur le phytoplancton, en utilisant les données de la Commission internationale pour la protection des eaux du Léman (CIPEL) et de l'Institut de recherche agronomique (INRA) de Thonon, qui observent le lac sur le long terme. « La concentration individuelle des herbicides analysés se situe en dessous de 0,1 microgramme par litre, la limite admise par la

loi. Mais, une fois mélangées, ces substances sont en partie responsables de l'augmentation ou la diminution de certaines algues dans la communauté. Or ces dernières constituent le phytoplancton, soit la base de la chaîne alimentaire grâce à laquelle tout l'écosystème se maintient en vie », précise-t-il.

Diminution de la toxicité

Pour arriver à cette conclusion, le doctorant a procédé en deux temps, évaluant d'abord la toxicité de ces quatorze herbicides détectés dans le Léman. Avec un constat positif à la clé. « Sur la période étudiée, de 2004 à 2009, la plupart des concentrations d'herbicides ont diminué, avec également une baisse significative de la toxicité due au mélange. » A priori, on peut en déduire que les appels lancés auprès des agriculteurs et d'autres utilisateurs de pesticides ont porté leurs fruits. Mais Vincent Gregorio invite à ne pas se réjouir trop vite. « L'échantillonnage utilisé pour cette recherche a été fait à SHL2, un point situé au milieu du lac, entre Thonon et Lausanne. Pour savoir si la toxicité du mélange d'herbicides a réellement diminué dans tout le lac, il faudrait effectuer des mesures à d'autres endroits. »

Dans un deuxième temps, le chercheur a souhaité savoir si cette diminution de toxi-

cité avait un impact sur la prolifération des algues. Pour ce faire, il a isolé les autres facteurs pouvant avoir une influence sur la flore, comme la température de l'eau ou la présence de phosphates. Résultat : un cinquième des algues observées se développent mieux lorsque la toxicité des herbicides diminue.

Dans la suite de ses travaux, Vincent Gregorio prévoit d'extrapoler ces résultats. « Il s'agira d'évaluer les risques du cocktail des autres substances présentes dans le lac sur lesquelles nous avons des données : médicaments, cosmétiques, fongicides. En sachant où ces derniers sont rejetés, on peut qualifier la pollution du lac. »

Cette recherche est novatrice à d'autres égards : pour la première fois, elle prend en compte des facteurs écotoxicologiques dans l'analyse de la fluctuation des écosystèmes. Le doctorant espère ainsi créer de nouvelles synergies interdisciplinaires, avec la biologie évolutive par exemple.

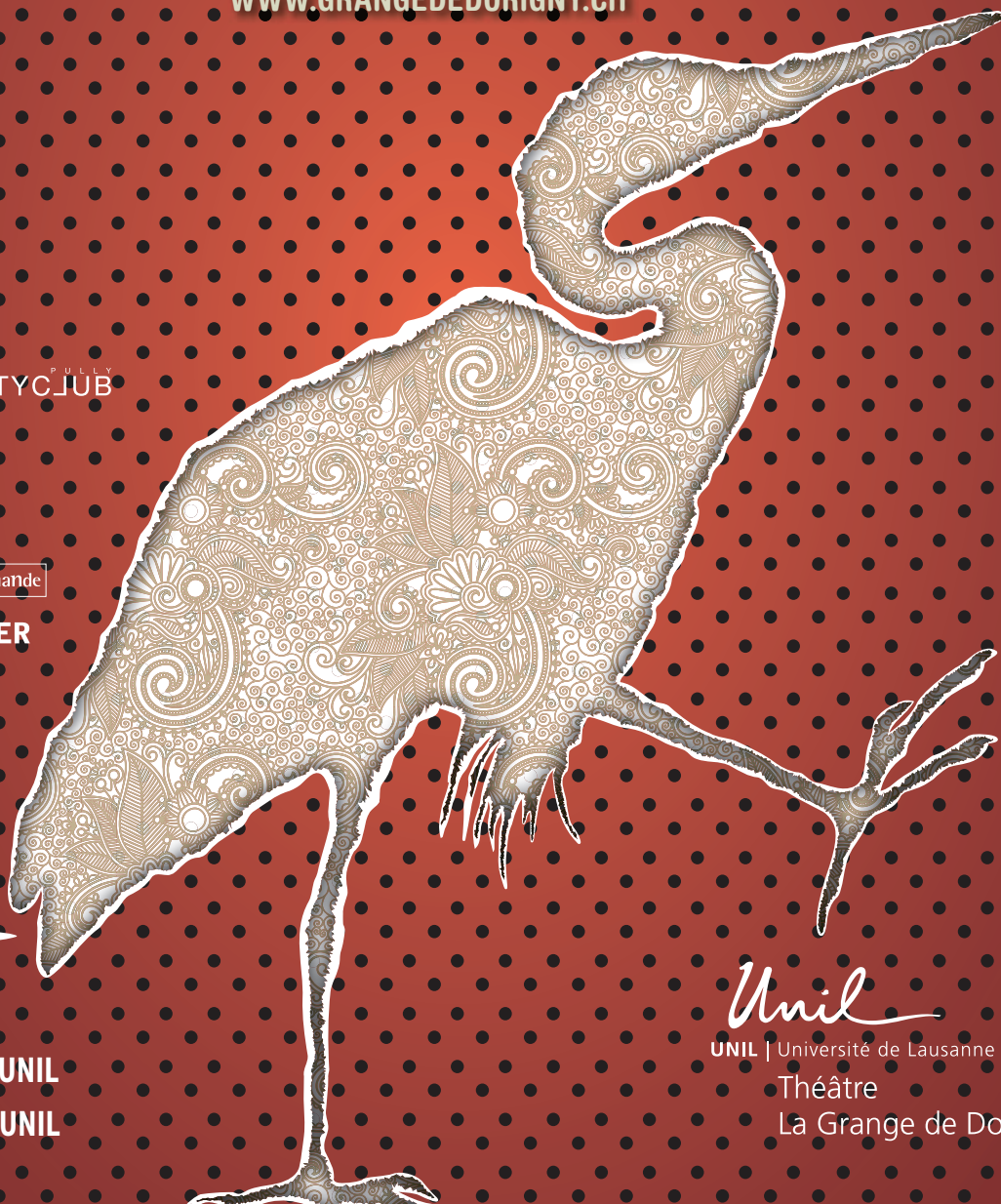
« Risk of mixture of herbicides as a key parameter to explain phytoplankton fluctuation in a great lake: the case of lake Geneva, Switzerland », in *Ecotoxicology*, 2012, available on line

UNICOM

THÉÂTRE LA GRANGE 12-13 DE DORIGNY

UNE SAISON QUI DÉCHIRE! DEMANDEZ LE PROGRAMME

021 692 21 12 – CULTURE@UNIL.CH
WWW.GRANGEDORIGNY.CH



CINÉMACITYCLUB



ARSENIC

Avec le soutien de la

Loterie Romande

LE COURRIER



INDUSTRIE TOUS LAUSANNE



LA SEMEUSE
VOTRE CAFÉ



ECUBLENS
ville et campagne

LIBRAIRIES
BASTA!

Les Kiosques, UNIL

Salon Coif'ou, UNIL

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre

La Grange de Dorigny

Du 25 au 27 octobre, l'UNIL accueille un colloque international consacré au « cheval dans la culture médiévale ». Ouvertes à tous, les conférences sont données aussi bien par des jeunes chercheurs que par des spécialistes comme Agostino Paravicini Bagliani, Daniel Roche ou Michel Pastoureau.

Traverser le Moyen Age à dos de cheval

David Spring

L'idée d'organiser une rencontre de trois jours autour du cheval au Moyen Age étonne le profane. Cet animal paraît bien familier, à côté de créatures plus exotiques comme les phénix ou les dragons. Mais contrairement à ces derniers, l'équidé « existe et possède un usage social, sourit Bernard Andenmatten, coorganisateur de l'événement et professeur en section d'histoire. Vous aurez du mal à trouver des documents comptables sur le coût des licornes dans les armées médiévales. » Une manière d'exprimer la richesse de la thématique choisie, qui comprend aussi bien des aspects concrets liés à la vie quotidienne civile ou militaire que des facettes littéraires, symboliques et religieuses.

L'animal obtient ses lettres de noblesse grâce à la chevalerie, à laquelle il donne son nom. « Tout un imaginaire a été créé par l'aristocratie médiévale laïque autour de la guerre et d'un ensemble de valeurs aujourd'hui idéalisées. Le cheval, au-delà de son utilité, constitue aussi une culture », poursuit Bernard Andenmatten. Dans la littérature, mais parfois aussi dans la pratique sociale, il se voit attribuer un nom, une personnalité et se trouve associé à des vertus comme le courage et la fidélité. Autre exemple : un suzerain était tenu de rembourser le prix des montures que ses vassaux perdaient lors des combats. D'où le développement, chez les hommes d'armes, des compétences nécessaires à la détermination de la valeur des quadrupèdes.

Le savoir vétérinaire spécifique, l'hippiatrie, progresse également au fil des siècles. Au vu de leur coût, et du prestige qu'ils accordent à l'époque, « les chevaux sont très bien soignés. Par exemple, ils sont lavés avec du vin, explique Eva Pibiri, coorganisatrice et maître d'enseignement et de recherche en section



Le professeur Bernard Andenmatten et Eva Pibiri, maître d'enseignement et de recherche, organisent un colloque consacré au cheval dans la culture médiévale. F.imhof@UNIL

d'histoire. Une monture qui s'est montrée vaillante, à l'occasion d'un déplacement, reçoit un *meilleurement*, soit probablement une ration supplémentaire, lors des haltes dans les auberges. »

Le cheval tient un rôle important dans les échanges, qu'il s'agisse de la diplomatie ou des relations sociales, dans les milieux curiaux par

exemple. « On va honorer un grand seigneur, un prélat ou une dame en lui offrant un animal dont la robe, c'est-à-dire la couleur, a été soigneusement

choisie en fonction de son destinataire », détaille l'historienne. Des textes médiévaux proposent une hiérarchie des chevaux en fonction du coloris de leurs crins.

Véhicule des hommes et des nouvelles, le coursier transporte parfois les traditions, comme le raconte Eva Pibiri. « Quand Isabelle de Portugal arrive en Bourgogne en 1430, pour son mariage avec Philippe III le Bon, elle est accompagnée par des nobles de

son pays. Les chroniques racontent qu'une joute équestre « à la portugaise » a été organisée lors de la fête. Celle-ci implique de séparer les chevaliers montés et équipés de lances par une lice, c'est-à-dire une ligne. Ce qui évite le danger d'une collision frontale. » Un usage qui sera ensuite adopté par les Bourguignons. Avec l'entrée sur scène des armes à feu au XIV^e et au XV^e siècle, puis dans la guerre moderne, le cheval perd progressivement de son importance pratique sur les champs de bataille. Mais aujourd'hui encore, il incarne le prestige de certaines unités d'élite, comme le Cadre noir de Saumur.

Le colloque, dont les actes seront publiés dans la collection *Micrologus*, s'aventure à l'occasion du côté de l'Antiquité et de l'époque moderne. Libres d'accès, les conférences promettent aux auditeurs d'être encore surpris par un animal qui accompagne la vie des êtres humains depuis plus de 5000 ans.

Le cheval est associé à des vertus comme le courage et la fidélité.

 www.unil.ch/cem



Je t'aime

moi non plus

Justin Favrod est un observateur attentif du canton de Vaud. F.Imhof@UNIL

L'Université de Lausanne ferait-elle à ce point partie du paysage qu'on ne la voit plus beaucoup dans le canton? Une ambivalence soulignée par Justin Favrod, responsable de la politique vaudoise au journal 24 heures.

Nadine Richon

Mercredi 19 septembre 2012, le journaliste Justin Favrod s'exprimait lors de la séance d'ouverture des cours de la Faculté des lettres : sur son propre parcours d'étudiant et d'assistant en histoire ancienne, de journaliste, de collaborateur personnel du conseiller d'Etat Pascal Broulis, sur le monde de la presse qui attire encore de nombreux jeunes issus des sciences humaines et sociales, sur l'UNIL enfin, qu'il juge plus attirée par les séductions internationales que par le goût du terroir vaudois. Rencontre quelques jours après sa prestation remarquée en ouverture de l'année académique.

L'Université est financée par le canton mais elle joue dans la cour des grands. Est-ce un mal à vos yeux ?

Justin Favrod : Que l'on s'intéresse à l'univers me paraît évident, en l'occurrence, mais le mot « cité » résonne également dans « université », et pourtant on ne l'entend pas beaucoup à l'UNIL, ou alors on conçoit la cité à l'échelle lémanique, romande, suisse et d'une manière conceptuelle. Le village uni-

versitaire de Dorigny regarde vers Genève, Berne, collabore avec l'EPFL, tisse des liens partout dans le monde ; l'institution prône depuis quelques années la communication, organise des portes ouvertes qui rencontrent un joli succès auprès du « public », mais ne se vit toujours pas comme un acteur clé de la politique et de la vie culturelle vaudoises. Prenez, par exemple, quatre moments parfaitement inutiles mais extrêmement symboliques dans le canton : la fête du président du Grand Conseil, la journée officielle du Comptoir, la journée de l'Union des communes vaudoises et enfin la journée des préfets... Le recteur de l'UNIL est probablement invité à l'une ou l'autre de ces manifestations, qu'il honore parfois de sa présence, mais il me semble qu'il ne fait pas systématiquement partie du paysage officiel vaudois. J'ai travaillé au journal *La Liberté*, et l'on voyait le recteur de Fribourg comme une personnalité influente dans la cité ; souvent il était aussi député. Ce relatif retrait permet-il à l'institution universitaire vaudoise de voler de ses propres ailes, de se concentrer sur son développement, sur la recherche, l'enseignement, en dehors des

mondanités ? Faut-il qu'un seul homme, en l'occurrence le recteur, incarne son institution et l'inscrive ainsi au fil des jours dans le terreau ? Je ne juge pas, je m'interroge.

L'UNIL reste loin du canton ?

Elle fait son travail, elle forme des économistes, des juristes, des enseignants pour cette région, d'anciens étudiants deviennent parfois députés et pourtant, au Grand Conseil, l'Université n'est pas un sujet. Le canton ne lâchera jamais la santé, mais le jour où le budget de la médecine sera séparé du reste, je crains le pire pour les sciences

humaines. Ce qui a sauvé le budget de l'Université dans les années de crise, c'est la médecine. On trouvera toujours un député pour défendre ce

Ce qui a sauvé le budget de l'UNIL dans les années de crise, c'est la médecine.

budget en arguant du fait que l'UNIL va guérir la maladie d'Alzheimer ! La recherche universitaire néglige souvent ce canton. On trouve à l'UNIL des historiens qui travaillent sur les relations entre la Suisse et l'Afrique du Sud, sur le secret bancaire ou la politique fédérale, mais il faut aller chercher ailleurs des spécialistes de l'histoire vaudoise. Comme

journaliste, je ne trouve pas en sciences sociales et politiques un regard contemporain sur le canton, ou alors c'est toujours la même personne, le professeur Knüsel pour ne pas le nommer. En lettres, il y a quelques médiévistes formés par le professeur Paravicini... Je connais bien Jean-Daniel Morerod, qui travaille aujourd'hui à Neuchâtel, où il s'intéresse de près au canton qui abrite son université. Sur l'histoire vaudoise, j'appelle un chercheur à l'Université de Fribourg, où l'histoire fribourgeoise

Ils se méfiaient de ces hommes de la parole que sont les universitaires.

est cultivée. Ici, je me souviens de la réponse d'un professeur à qui je proposais d'écrire un article sur l'identité vaudoise: «Je privilégie les colloques internationaux», m'avait-il répondu. L'archiviste cantonal Gilbert Coutaz s'occupe beaucoup du canton, mais à l'UNIL, la recherche historique sur le canton de Vaud est des plus rares. Je pense qu'il n'est pas valorisant au sein de l'UNIL de travailler sur ce canton. Les Vaudois se méfient d'eux-mêmes. Ce sont les seuls Romands à ne pas aimer leur accent. C'est un paradoxe, car l'UNIL se montre profondément vaudoise en se refusant comme vaudoise.

Vous observez, dites-vous aussi, une méfiance du canton vis-à-vis de l'UNIL?

Il y a là une réciprocité, si j'ose dire, et cela s'explique en partie aussi par l'histoire. Ainsi

cette phrase typiquement vaudoise: «Y en n'a point comme nous», eh bien on constate que dès ses premières occurrences, vers 1870, elle a été utilisée de manière ironique. Les Vaudois entretiennent une relation ambiguë avec eux-mêmes. Ils ont été occupés et craignaient de s'exposer par la parole: «J'en ai déjà trop dit...» La parole appartenait aux

occupants, qui parlaient trop bien. Par la suite, les radicaux ont façonné une identité cantonale campagnarde et taiseuse, pleine de bon sens. Ils avaient le

pouvoir politique, ils étaient fortement liés au monde économique et ils se méfiaient de ces hommes de la parole que sont les universitaires. Traditionnellement, les intellectuels étaient perçus comme libéraux ou de gauche. Au mieux, on les laissait travailler, et je pense qu'aujourd'hui encore nos députés ignorent largement ce qui se fait à l'Université, et les lettres sont particulièrement méconnues. On parle plus volontiers de la recherche qui sort de l'EPFL, et l'UNIL reste marginalisée sur son propre territoire. On connaît bien l'institution, le village de Dorigny, mais très peu la recherche. Le corps professoral ne semble pas prêt à se faire entendre dans la cité. Malgré une politique d'ouverture de l'institution, ça ne suit pas; il y a des gens très bien dans les facultés, mais ils ont tendance à s'enfermer dans leurs spécialités, ils n'interviennent pas assez sur les problématiques de la société.

Vous dites par ailleurs que l'UNIL prépare bien au métier de journaliste?

Je parle de la Faculté des lettres, que je connais, et où l'on apprend déjà à écrire, ce qui n'a rien d'évident. Les étudiants en lettres peuvent également se familiariser avec un exercice très utile dans notre métier: la critique des sources. Quand on a appris à écarter les rideaux de fumée chez Tacite ou Thucydide, je pense qu'on ne sera pas dupe des ruses d'un député vaudois.

Quel conseil donneriez-vous aux aspirants journalistes?

La concurrence est rude. Mais il me semble qu'un stagiaire ou un pigiste qui propose des sujets, même inadéquats, est vite remarqué. Il vaut mieux être actif que réactif.

Publicité



fréquence banane

Ecoute LA radio des étudiants
sur www.frequencebanane.ch

Le 2 novembre, l'Association du corps intermédiaire de l'UNIL (Acidul) invite toutes les hautes écoles suisses à débattre de l'état actuel de la recherche: course à la publication, encadrement de la relève, précarité des postes. Une première helvétique.

La recherche passée au crible

Prenez une offre pour un poste académique dans une université suisse. Vous y trouverez quelques exigences générales, être titulaire d'un doctorat, avoir produit des publications de haut niveau, être au bénéfice d'une expérience pédagogique, plus quelques indications spécifiques à la branche envisagée. Voilà pour les critères formels. Les exigences implicites ne figurent pas sur ces offres. Ces critères-là, les aspirants à la carrière académique les découvrent à mesure qu'ils avancent dans leur parcours. Les brochures *Bien démarrer sa thèse* et *Au-delà du doctorat*, produites par les bureaux romands de l'égalité des universités romandes, et qui s'adressent aux femmes comme aux hommes, en recensent quelques-uns. Un bon chercheur, c'est quelqu'un qui termine sa thèse rapidement, mène une carrière linéaire, se fait voir et entendre, développe un réseau de contacts, publie beaucoup et dans les bonnes revues, travaille dans le bon segment de recherche, ne se laisse pas déborder par l'enseignement. (*l'uniscope* N° 566).

« J'ai essayé de me fondre dans ces critères pendant de nombreuses années », raconte un ex chercheur à l'UNIL âgé de 37 ans. Après un mémoire de licence primé par sa faculté, qui a donné lieu à plusieurs publications, il a passé près de dix ans dans le monde académique, terminant une thèse, puis un postdoctorat. « Pendant ma thèse, déjà, j'ai eu des doutes quant à la carrière académique. Nous étions peu encadrés. J'adorais la partie enseignement, mais j'ai vite compris que ce n'était pas porteur. » Au terme de son doctorat, de nouvelles recherches menant à des publications avec comité de lecture le relancent. Il déchant vite. « Les objets de recherche dépendent moins des universités ou des envies des chercheurs que de ce qui est à la mode, porteur en termes d'obtention de fonds. Pour publier, je devais mettre de l'eau dans mon vin sur le plan des idées apportées par mon objet de recherche, citer les bonnes personnes. Mon sujet perdait de son intérêt intellectuel. » Autour de lui, l'ambiance se dégrade: conflits dans les

équipes de recherches, démissions ou abandons de thèse, burnouts parmi les collègues. Pendant plusieurs semaines, son supérieur le fait travailler d'arrache-pied sur les données récoltées dans son mandat de recherche. Le résultat de ce travail était en fait destiné à une présentation orale, où le nom du post doctorant n'apparaît pas. C'est la goutte qui fait déborder le vase. Quelques mois plus tard, à la fin de son mandat, il quitte définitivement l'académie. Aujourd'hui, il travaille dans un tout autre domaine et garde un souvenir amer de son passage dans le monde académique.

La concurrence en question

Ce cas n'est pas isolé, comme le montrent les témoignages du « cahier de doléances » figurant sur le site internet d'Acidul, l'association du corps intermédiaire de l'UNIL. Ce document constituera une base de discussion pour les « Etats généraux de la recherche », une journée de réflexion nationale organisée par l'association le 2 novembre 2012.

Cet événement constitue une première dans le paysage académique suisse. « C'est étonnant qu'une telle initiative ne soit pas venue avant, au vu des nombreuses discussions entre chercheurs et de ce qui se passe à l'étranger », observe Melaine Laesslé, doctorant à l'Idheap et coorganisateur de la manifestation. En France, l'association Sauvons la recherche, créée en 2003, organise ponctuellement des états généraux. En Belgique, le mouvement Université et débat, rejoint par des scientifiques français et espagnols, tente d'europeaniser ses préoccupations quant à l'avenir de la recherche.

« La compétitivité et la concurrence sont censées stimuler la création, dans l'esprit de ceux qui les promeuvent. De nombreux facteurs indiquent pourtant clairement que cette injonction produit des effets pervers », résume Nicolas Turtschi, lui aussi doctorant à l'Idheap et membre d'Acidul. Il mentionne la course à la publication et à la production de résultats, deux tendances amplifiées par

les rankings. « Le fait d'être jugé au nombre de publications amène les chercheurs vers des stratégies fréquentes mais peu porteuses pour la recherche. Par exemple, modifier très légèrement un article et le republier ailleurs, sans éléments nouveaux. » Autre effet néfaste potentiel: le risque de « ne chercher que ce qu'on est sûr de trouver ».

Lors de la journée du 2 novembre, les universitaires aborderont également la question de la précarité des postes. Temps partiels, contrats annualisés, financements aléatoires constituent le lot des chercheurs, avant qu'un petit nombre d'entre eux n'accède à des postes stabilisés. Un état de fait que déplore Nicolas Turtschi. « Dans ces conditions de travail, on ne se concentre plus sur la recherche dans le but d'améliorer le fonctionnement de la société, mais uniquement de stabiliser son poste. Là encore, c'est la porte ouverte à des mécanismes sournois. » Melaine Laesslé relève ainsi que cette ambiance empêche les échanges intellectuels, matière première de l'académie. « Les universitaires ne sont pas encouragés à confronter leurs idées ou à collaborer, mais cachent les objets de recherche les uns aux autres et se tirent dans les pattes. En bout de course, cela nuit franchement à la qualité de la recherche. »

De l'accessibilité de la recherche

Parmi les autres grands thèmes qui seront débattus figurent la dévalorisation de l'enseignement, les différences entre sciences « exactes » et sciences humaines en termes de retombées quantifiables, l'égalité des chances, le système de publications académiques. « Les revues scientifiques, monopolisées par quelques éditeurs, font payer aux universités l'accès à la recherche que celles-ci financent. Il nous semble urgent de discuter sérieusement de l'open access », estime Melaine Laesslé. Sur ce dernier point, Acidul emboîte le pas... à Harvard. Comme les coûts des abonnements aux revues explosent, la prestigieuse université pousse ses chercheurs à rendre leurs productions librement disponibles (« open access ») et à résilier les abonnements aux revues payantes.

« Les projets de recherche dépendent moins des universités que de la mode. »



Selon Melaine Laesslé et Nicolas Turtschi de l'Association du corps intermédiaire de l'UNIL (Acidul), la course à la publication et aux résultats crée un climat délétère dans les instituts et nuit à la recherche. F.lmhof@UNIL

Franciska Krings, vice-rectrice en charge de la relève et de la diversité de l'UNIL, salue l'initiative d'Acidul. « Je trouve positif que l'association se lance dans de telles réflexions, nécessaires dans le monde de la recherche, et soutiens le principe de l'open access. » Elle partage le constat selon lequel les instituts devraient offrir plus d'encadrement à la relève, favoriser le travail en groupe et instaurer des conditions de travail propices à la recherche, mais nuance. « En même temps, il est connu que la poursuite d'une carrière académique amène à passer par des moments délicats, des contrats à durée déterminée, puisque seulement un pourcentage très faible des doctorants aboutissent à un poste de professeur. » Et de souligner les efforts déployés pour aider la relève à développer des perspectives professionnelles hors du monde académique.

« On ne peut pas transposer les critères des sciences « exactes » aux sciences humaines. »

Selon la vice-rectrice, la direction actuelle de l'UNIL est consciente des problèmes que posent les rankings et la course à la publication. « C'est délicat. En tant qu'institution académique, on est naturellement obligé de jouer le jeu. Pour compléter ces indicateurs, il faudrait développer d'autres critères de qualité de la recherche. Et, bien entendu, on ne peut

pas transposer les critères des sciences exactes aux sciences humaines. J'attends des suggestions avec impatience. » En revanche, elle ne pense

pas que la concurrence entre universités nuit forcément à la qualité de la recherche. « Elle permet d'attirer de meilleurs chercheurs et enseignants, de meilleurs étudiants et de tirer le niveau de la recherche vers le haut. »

Quant à l'association du corps intermédiaire, elle souligne que la situation diffère d'une

unité de recherche à l'autre. « Nous souhaitons aussi prendre en compte cette diversité et entendre d'autres échos. S'il s'avère qu'ils sont majoritaires, nous en prendrons acte. » Les conclusions des « Etats généraux de la recherche » seront présentées à la direction de l'UNIL et aux autorités politiques.

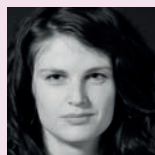
Etats généraux de la recherche 2 novembre 2012

 www.unil.ch/acidul

Par ailleurs, le 28 novembre 2012, le FNS présentera ses instruments d'encouragement de la recherche à l'EPFL.

24 Et pour finir...

COUP DE COEUR



de Renata Vujica

Il appuie là où ça fait rire

Qu'ont en commun Pyongyang, Shenzhen et Jérusalem? Le coup de crayon de Guy Delisle, dessinateur-auteur de BD québécois, aujourd'hui installé en France. Sa dernière livraison, *Chroniques de Jérusalem*, a été primée au Festival d'Angoulême en 2012. Elle fait pénétrer le lecteur dans la réalité israélo-palestinienne à travers le regard d'un expatrié, Guy Delisle lui-même, qui y a séjourné de 2008 à 2009, avec sa femme employée d'une organisation internationale et leurs deux enfants.



A mi-chemin entre le reportage BD et le récit autobiographique, l'auteur livre un point de vue empreint de désolation parfois mais surtout d'humour mordant; sur les Israéliens, les Palestiniens, le petit monde des expats, les aberrations. Même sur la guerre. Si, si, il ose. Deux expats, assis sur des chaises longues sur une plage à Tel-Aviv, regardent passer des drones israéliens pendant l'opération Plomb durci, et c'est fichtrement drôle.

Dans *Shenzhen* et *Pyongyang*, réalisées dix ans plus tôt, la démarche est similaire, l'univers a priori plus glauque, dessins en noir et blanc, traits de crayon bruts. Pourtant, l'humour s'avère plus acerbe encore. Le dessinateur propose aussi quelques observations anthropologiques détonantes, occidental-centrées, il faut bien l'avouer. Mais étrangement on lui pardonne. Après tout, il ne prétend pas objectiver son expérience, livrée sans filtre.

Avec Guy Delisle, on apprend aussi des tas de choses délicieusement inutiles. Saviez-vous qu'une descente en vélo à grande vitesse, avec plein d'autres gens qui font la même chose (*Shenzhen*), donne l'impression de rester statique? Difficile à expliquer par écrit. C'est la magie du dessin.

Le tac au tac de Martin Grandjean

Par Francine Zambano

Si vous étiez une nouvelle technologie?

Un réseau social, Twitter, celui sur lequel je suis le plus à l'aise.

Le twitt qui vous a le plus marqué?

Le twitt de Barack Obama qui a répondu ironiquement à Clint Eastwood, en publiant une photo de lui assis dans son fauteuil présidentiel (« Ce siège est pris »).

Le moins marquants?

Les twitts vides de Nadine Morano.

Vos lectures du moment?

Anna Karénine, de Tolstoï.

Votre film préféré?

Le bon, la brute et le truand, de Sergio Leone.

Si vous étiez une chanson d'amour?

« Frühlingstraum » ou « Gute Nacht » du Winterreise de Schubert (D.911, 1827)

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

La décoration intérieure de l'Anthropole.

La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?

L'électricité.

Si vous étiez un personnage de fiction?

Arsène Lupin, pour la facilité avec laquelle il se sort de toutes les situations en étant un gentleman.



Martin Grandjean, chercheur au Centre de recherches sur les lettres romandes. wikipedia@SA Ludovic Peron

Une future découverte?

Un arbre généalogique à l'échelle de l'humanité, qui modéliserait les liens entre les humains.

Quel don souhaiteriez-vous avoir?

La faculté de mémoriser toutes les informations que je reçois.

Qui suis-je?

concours



F.imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à reconnaître **Lukas Baumgartner**, professeur à l'Institut des sciences de la terre. Luc Lebon, étudiant en maîtrise en biologie a remporté le tirage au sort., et donc un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière : CHEF - LOGISTIQUE - BÂTIMENTS ?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Renata Vujica (R.V.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | Ont participé à ce numéro : **Christian Ruchat et Philippe Gardel**

Les propos tenus dans *l'uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

